

Le village des miracles de Noël

De la même autrice :

Mon prince ne viendra pas (Tant pis, je ferai sans !)
(2019)

J'ai épousé mon prince (Merci du cadeau !)
(2021)

Mon prince (et autres mésaventures !)
(2022)

Notre échappée belle
(2020)

Pour nous sauver
(2020)

Lila & Noé
(2023)

Un vent de folie et d'amour
(2022)

Un Noël de cinéma
(2022)

Mon plus beau rôle dans ta vie
(2023)

Aux éditions HarperCollins :

Alerte : avalanche d'amour et tempête de flocons
(2021)

Coécrit avec Georgina Tuna Sorin, Claire Bertin

et Linda Da Silva :

La lumière de nos vies
(2024)

Alex KIN

Le village
des miracles
de Noël

Autoédition

Ce livre a été publié sur **www.bookelis.com**

Illustration de couverture :

© 2Li

© Alex KIN, 2024

Dépôt légal : octobre 2024

ISBN : 979-10-424-3913-2

A. KIN

37250 VEIGNE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

*Aux amoureux de Noël.
À ceux qui croient aux miracles.*

*À ceux qui ne supportent pas Noël,
quelle qu'en soit la raison.*

Bon voyage à Bonval.

1.

Bonval, terminus, tout le monde descend ! Martin coupa le moteur et sortit de son véhicule. Il s'étira pour détendre ses muscles après huit heures de trajet, et regarda autour de lui. Il s'était garé au cœur du village, sur une place carrée cernée par les façades austères des maisons en pierre. Les ouvertures de plusieurs bâtiments étaient condamnées, contribuant à renforcer l'impression de froideur qui émanait des lieux. Il n'y avait pas âme qui vive, en dehors de deux chiens qui jouaient à côté d'une fontaine et d'un vieux monsieur assis sur un banc.

Sur le papier, ce patelin de montagne isolé, loin de toute grande ville et dépourvu du moindre centre d'intérêt, ne semblait pas représenter la destination rêvée pour un jeune homme de vingt-quatre ans fraîchement diplômé d'une école de commerce. Pourtant, Martin se réjouissait de passer les six prochains mois dans ce trou perdu, car il y avait décroché un contrat en or.

Ses études terminées, il ne souhaitait pas s'engager immédiatement dans un emploi sérieux, avec des obligations. Il avait toute la vie devant lui pour cela ! Ce qu'il voulait, c'était prendre un peu de bon temps avant de se ranger. Alors, quand il était tombé sur cette annonce, il avait cru rêver ! Bonval, bourg de deux cents âmes, cherchait un responsable de communication pour un semestre. Avec son cursus en marketing, Martin se considérait comme le postulant idéal. D'autant plus que les candidats ne devaient pas se bousculer pour aller s'enterrer dans ce bled paumé.

Le salaire proposé n'était pas mirobolant, mais la mairie prenait en charge le gîte, et si Martin avait voulu faire fortune, il aurait choisi un poste grassement rémunéré dans l'une des entreprises qui lui faisaient de l'œil. Cependant, aucune ne pouvait lui offrir un emploi aussi tranquille, sans risque de surmenage, et directement au pied des pistes. Il allait passer l'hiver à la neige, à skier tous les week-ends. Au printemps, il serait bien temps de chercher un vrai travail. D'ici là, il comptait profiter de sa liberté.

Après avoir postulé, il avait passé un entretien en visio-conférence avec l'édile du village. Celui-ci était resté froid pendant leur échange, aussi Martin avait-il douté de ses chances d'obtenir la place. Pourtant, une secrétaire de mairie l'avait rappelé deux semaines plus tard pour lui indiquer qu'il était attendu début octobre pour sa prise de fonction.

Voilà comment le jeune homme se retrouvait loin de sa Bretagne natale, au pied des Alpes, dans ce village modeste cerné par d'impressionnants à-pics rocheux, quelque part au bout du monde. En gravissant la route serpentant à flanc de montagne, il avait eu la sensation de laisser la civilisa-

tion moderne derrière lui pour replonger dans une autre époque. Les pitons et les forêts de résineux s'étaient succédé avant qu'il atteigne enfin sa destination.

Aucun comité d'accueil n'attendait Martin à son arrivée. La mairie était fermée pour le week-end, il rencontrerait ses collègues le lundi suivant. D'ici là, il allait s'installer dans sa nouvelle demeure. On lui avait indiqué que la maison serait ouverte, et la clé rangée dans un tiroir de la cuisine. En bon citadin, il avait été étonné par cette façon de procéder. Cependant, en regardant autour de lui, il se rendait compte qu'il n'y avait pas grand risque. Aucun voleur n'aurait envie de grimper jusqu'au village pour perpétrer son forfait, persuadé de ne pouvoir trouver le moindre butin intéressant.

Il ne restait plus à Martin qu'à dénicher son logement, et c'était là que les choses se corsaient. Il ne disposait que d'un nom, la *bâtisse du pendu*, qui ne s'avérait pas très rassurant, et rien d'autre. Pas d'indication sur la rue ni sur le numéro. Il avait bien tenté de rentrer cette appellation dans son GPS, mais sans grande surprise, elle était inconnue au bataillon.

Il se dirigea vers l'homme qui le regardait depuis son arrivée. Avec sa corpulence de bon vivant, ses yeux rieurs, ses pommettes rouges et sa barbe blanche fournie, il aurait pu passer pour le père Noël en plein repos avant le rush de fin d'année.

— Bonjour, monsieur, l'accosta Martin. Je dois me rendre à la *bâtisse du pendu*, vous pourriez m'indiquer où elle se trouve, s'il vous plaît ?

Le vieillard le contempla d'un œil goguenard.

— T'y es le *monchu*¹ embauché par la mairie ou bien ?

Martin fut impressionné par sa perspicacité, même s'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un *monchu*.

— Comment le savez-vous ?

— Y'a pas grand monde qui vient en visite jusqu'ici !

Le Savoyard lui tendit une main calleuse.

— Adieu, gamin ! Je m'appelle Braise.

Martin crut avoir mal entendu.

— Enchanté, *Blaise*.

— *Ça qu'est des bobets*² ! Braise, pas Blaise !

Décidément, il n'y avait pas que les habitations qui portaient de drôles de noms dans le coin !

— Tu la trouveras de l'autre côté du village, sur le chemin du hameau du Névé. T'y vas *dré*³ dans le pentu jusqu'au *jardin aux vaches*, t'y tournes à gauche derrière le *génépi vieux*, et t'y continues *dré*. Ta *bâtisse du pendu*, elle est devant *l'enfer*.

Martin le regarda avec des yeux ronds : il n'avait rien compris à ces explications et n'était pas plus avancé dans ses recherches. Sa réaction amusa Braise.

— *Nioule*⁴ pas, j'y vais te montrer.

Martin souffla de soulagement : il ne saisissait pas un traître mot de ce que lui racontait ce type, il valait effectivement mieux qu'il l'accompagne. Le vieil homme monta avec lui dans son véhicule. En quelques minutes, ils arrivè-

¹ « Parisien », « touriste ».

² « Quel idiot ! »

³ « Tout droit ».

⁴ « Pleure ».

rent devant une petite maison en pierre, construite dans une ruelle escarpée. L'accès à la porte d'entrée se faisait par une terrasse en bois à laquelle menaient quelques marches constituées de planches branlantes, plus proches de l'escabeau instable que d'un véritable escalier.

Le nouveau venu poussa le battant, qui résista un peu avant d'accepter de s'ouvrir. Une puissante odeur de renfermé l'assaillit et lui arracha une grimace. Il se tourna vers Braise, qui l'observait depuis la rue.

— Vous voulez que je vous ramène ? lui proposa-t-il.

— Penses-tu ! Je vais *m'en aller tô plan*⁵, y'a pas le feu à la mare.

Le vieil homme sortit une pipe de sa poche et s'éloigna. Martin récupéra ses bagages dans le coffre de sa voiture et les entassa dans le vestibule. Il pénétra dans la pièce à vivre plongée dans l'obscurité. Il se dirigea vers la fenêtre la plus proche afin de pousser le volet et de faire entrer un peu d'air et de lumière.

Martin pivota sur lui-même pour observer les lieux : l'endroit était rustique. Le sol était recouvert d'un carrelage vieillot à la teinte indéterminée, entre le beige sale et le gris passé. Les murs ainsi que le plafond bas étaient entièrement lambrissés d'un bois sombre. Le jeune homme se hâta d'aller ouvrir les autres fenêtres pour éclairer cette ambiance austère.

L'aménagement s'avérait sommaire : une grande table accompagnée de deux bancs occupait la majeure partie de l'espace. Des meubles d'un temps révolu servaient de ran-

⁵ « Marcher tranquillement ».

gement. Aucune télévision à l'horizon, pas de fauteuil ni de canapé ; rien qui puisse réchauffer l'atmosphère pesante, en dehors de l'imposante cheminée en pierre. Les soirées promettaient d'être longues !

À gauche de l'entrée se trouvait une cuisine datée, avec cependant les équipements suffisants pour lui permettre de préparer ses repas. À côté, une minuscule salle de bains abritait un lavabo écaillé et une cabine de douche étriquée. Dans la chambre non plus, pas de chichi : elle n'était occupée que par un matelas sur un cadre en métal et une armoire massive.

Au fond de la salle principale, un escalier vétuste menait aux combles sombres et humides. Martin ne pourrait pas faire grand-chose de cet espace, à part y entreposer ses affaires ; en tout cas, rien qui ne craigne les nuisibles qui devaient vivre en ces lieux.

Au moins, le logement était propre. Mais c'était le seul point positif. Martin avait l'impression que cette maison était restée coincée dans une autre époque, et qu'elle avait été catapultée dans le présent par une faille spatio-temporelle. Il avait conscience de ne pas avoir le droit de se plaindre, la mairie avait mis un toit à sa disposition gracieusement. Il s'attendait tout de même à autre chose !

Heureusement, Martin n'était pas venu à Bonval pour mener grand train. Il était là pour les montagnes, les promesses de longues promenades et de week-ends à skis. Pour le moment, il n'y avait pas un flocon en vue, il était un peu tôt dans la saison, mais cela ne saurait tarder. Le jeune homme esquissa un sourire ; malgré la déconvenue que

représentait son point de chute pour les six prochains mois,
il ne comptait pas se laisser abattre !

2.

Martin passa le week-end à s'installer et à tourner en rond. Il ne connaissait personne dans le village, et Bonval ne regorgeait pas de lieux de distraction.

En ouvrant le réfrigérateur, il l'avait trouvé rempli de provisions. C'était une charmante attention qui lui avait au moins permis de se restaurer. Il avait également été surpris par la connexion Internet. Il s'attendait à patienter une heure à chaque chargement de page, mais l'habitation était raccordée à un réseau de fibre optique de qualité, et grâce au mot de passe indiqué sur un Post-it collé sur un placard, Martin avait pu regarder des séries en streaming et éviter ainsi de mourir d'ennui. Vivement que la neige débarque pour qu'il puisse chausser les skis et dévaler les pistes !

Quand arriva le lundi matin, il était plus que ravi de prendre son poste. Il allait enfin pouvoir rencontrer un peu de monde et s'occuper. Il avait rendez-vous à 9 heures avec Damien Aguetz, le maire du bourg. Martin se présenta à 8 h 30, pressé de commencer. En chemin, il croisa quelques

Bonvallois, ce qui contribua à le rassurer : pendant le week-end, il avait eu peur d'avoir emménagé dans un village fantôme.

Il fut reçu par une femme d'une cinquantaine d'années, à la mine sévère. Lorsqu'elle lui demanda ce qu'il faisait là, il lui indiqua la raison de sa venue. Elle lui ordonna de patienter sur une chaise en bois posée dans un coin du petit hall d'accueil. Elle s'installa à son bureau, et lui jetait des coups d'œil agacé s'il avait le malheur de faire grincer les pieds de son siège. Martin osait à peine respirer de peur de provoquer son courroux. Elle semblait être le genre de personne à ne rire que quand elle se brûlait. Au moins, se consola-t-il, elle parlait de manière compréhensible, pas comme le vieux Braise rencontré deux jours plus tôt.

L'édile arriva au son du clocher du village. Martin jaillit de son siège pour se précipiter sur lui. Ses jambes s'étaient engourdies à force de rester immobile.

— Bonjour, monsieur Aguetgaz, je suis Martin Lanvin.

— Ah, oui, c'est vrai, c'est aujourd'hui que vous commencez, répondit le maire sans enthousiasme.

Décidément, l'accueil ne s'avérait pas très chaleureux, pensa Martin, dont le sourire vacillait. Il ne se sentait pas le bienvenu, et ne comprenait pas la réticence dont faisaient preuve les deux personnes présentes.

Il n'eut pas le temps de se poser plus de questions. Le maire lui désigna la femme assise derrière son bureau, qui ne s'était toujours pas déridée.

— Vous avez fait connaissance avec Florence Chaix, notre secrétaire ?

Martin n'était pas certain que trembler de peur sur sa chaise sous le regard incendiaire de ce cerbère puisse être qualifié de « faire connaissance ».

— Florence gère tout ici, nous serions perdus sans elle, ajouta son employeur.

— Inutile de me brosser dans le sens du poil, Damien, je sais que je suis indispensable.

Elle parlait avec tant de sérieux que Martin se demanda à quel degré d'humour il fallait prendre sa déclaration. Elle darda sur lui un coup d'œil inquisiteur par-dessus ses lunettes.

— Alors, voilà donc le jeune premier qui va redorer le blason de Bonval ?

Son ton sarcastique ne permettait aucun doute : elle n'était pas ravie de la présence du nouveau venu. Martin ne se démonta pas pour autant et lui tendit la main pour la saluer.

— Enchanté de vous rencontrer. J'ai hâte de travailler avec vous.

Le coup d'œil qu'elle lui lança prouva que ce sentiment n'était pas partagé.

— Bien, s'exclama Damien Aguetaz avec un enthousiasme feint. Maintenant que les présentations sont faites, je vais vous montrer où nous vous avons installé.

Martin regarda autour de lui, à la recherche d'employés supplémentaires. Le maire distrait et la secrétaire féroce ne pouvaient tout de même pas être ses seuls collègues.

— Est-ce qu'il y a d'autres personnes qui travaillent ici ? demanda-t-il avec prudence, craignant de deviner la réponse.

Au vu de la taille de Bonval, il ne s'imaginait pas trouver une équipe fournie. Cependant, il ne s'attendait pas à un effectif aussi réduit. Il réajusta ses lunettes sur son nez pour se donner une contenance.

— Nous ne saurions pas comment occuper plus de monde, Bonval n'est pas une grande métropole, expliqua l'édile d'un ton blasé. Il y a juste Cédric Viard, l'agent technique. Il n'est que très peu présent dans nos locaux, il est toujours aux quatre coins du village. Quant à moi, je ne viens que pour les réunions. Mes indemnités ne me permettent pas de vivre, j'ai un autre emploi en parallèle.

Le moral de Martin dégringola en chute libre. Il allait donc passer ses journées en tête à tête avec Florence-le-masque-de-fer ? De mieux en mieux...

Sans ajouter un mot, il suivit le maire jusqu'à une porte qui paraissait taillée pour un Hobbit. Elle s'ouvrit sur une pièce minuscule semblable à un ancien placard à balais que l'on aurait vidé pour y disposer une planche sur deux tréteaux. Martin avait tout juste la place de se glisser entre la table improvisée et le mur pour accéder à son siège, une chaise en bois inconfortable. Un meuble à tiroirs bancal, rangé sous le plateau du bureau, venait compléter les maigres équipements. La seule fenêtre était une lucarne coincée sous le plafond, qui n'offrait aucune vue sur l'extérieur. L'endroit ressemblait à une cellule de prison.

— Désolé, s'excusa le maire sans avoir l'air de le penser vraiment. Je sais que ce n'est pas le grand luxe, mais nous avons utilisé du matériel de récupération. Le village n'a pas les moyens de vous acheter des fournitures flambant neuf.

— Ce n'est rien, répondit Martin en essayant de ne pas lister toutes les déconvenues qui s'additionnaient depuis son arrivée.

— Votre ordinateur portable se trouve dans mon bureau. Rejoignez-moi là-bas quand vous serez prêt. Nous en profiterons pour discuter de votre mission.

Seulement deux petites minutes furent nécessaires à Martin pour sortir ses affaires de son sac. Il aurait bien pris un café, mais la machine se situait juste devant Florence, et quelque chose lui disait qu'elle ne verrait pas d'un bon œil qu'il s'accorde une pause avant même d'avoir commencé à travailler.

Il se dirigea donc vers le bureau du maire, bien plus spacieux et lumineux que le sien. Damien l'invita à s'asseoir. Il lui indiqua son ordinateur, posé sur une table derrière lui. Mais avant de le lui donner, il tenait à expliquer à Martin la raison de son embauche.

— Comme vous le savez, nous participons cet hiver au concours du plus beau village de Noël de la vallée, débuta-t-il.

Martin avait pris connaissance du projet lors de sa candidature pour le poste. Il avait ainsi découvert que dix communes étaient en concurrence pour le titre. Chacune allait devoir faire preuve d'inventivité pour créer l'ambiance la plus féerique. La semaine précédant le réveillon, les membres du jury visiteraient les bourgs participants à tour de rôle afin d'élire le 24 décembre celui qui incarnerait le mieux l'esprit de cette fête.

Du point de vue de Martin, cet événement semblait bien dérisoire et ne justifiait en rien son contrat de six mois. Il

ne s'agissait que d'une compétition bon enfant. Même si Bonval remportait le titre, qu'est-ce que cela pourrait bien faire ? Il se garda toutefois de s'interroger à haute voix, personne ne devait rien savoir de ses doutes. Ce concours constituait la seule raison de son embauche, il n'allait pas tout remettre en question !

— C'est la troisième édition, expliqua Damien, et cette année nous comptons bien être les grands vainqueurs.

C'était là une ambition démesurée pour un patelin de faible envergure comme Bonval. La liste des participants comprenait des stations de ski réputées. Martin ne voyait pas comment le modeste village pouvait rivaliser avec ses prestigieuses voisines. Mais, après tout, ce n'était pas son problème. Il ferait ce qu'on lui demandait, et rentrerait chez lui dans six mois. D'ici là, il profiterait de la montagne, de la neige et de la gastronomie locale.

— Pour gagner, il faut que tout le monde se mobilise. Nous devons installer des décorations partout : dans les espaces publics, mais également chez les particuliers. Il ne doit pas y avoir un seul recoin de Bonval qui ne reflète pas l'esprit de Noël, vous comprenez ?

Martin hocha la tête, en se demandant si le maire était tombé dans une marmite de chocolat chaud dans son enfance. Sinon, comment expliquer son adoration pour cette fête ?

— Comme je vous le disais, j'occupe un emploi à plein temps en plus de mon mandat, continua Damien. Je ne peux malheureusement pas me consacrer à l'organisation de ce concours. Florence a déjà assez à faire avec la gestion administrative du village, et Cédric règle tous les menus

problèmes. C'est la raison pour laquelle nous vous avons embauché : il nous fallait quelqu'un pour superviser la logistique des préparatifs de la compétition. Votre rôle est primordial. Vous devrez réceptionner les commandes, coordonner les interventions de Cédric sur la voie publique et chez les particuliers qui réclameront de l'aide. Je compte également sur vous pour assurer la communication autour de cet événement. C'est une occasion unique de braquer les projecteurs sur Bonval, nous devons la saisir. Nous mettrons votre talent créatif à contribution : nous avons besoin d'idées originales pour que Bonval sorte du lot et se fasse remarquer de manière positive. Nous devons écraser nos voisins, vous m'entendez ?

Martin hocha la tête, surpris par tant de véhémence. Le maire le dévisagea, agacé par son manque d'enthousiasme.

— Sachez que vous n'étiez pas mon premier choix pour ce poste, lui apprit-il. La jeune femme qui devait l'occuper a trouvé une autre opportunité au dernier moment. C'est pour cette raison que nous avons dû nous résoudre à vous accorder une chance. J'attends de vous que vous ne me fassiez pas regretter cette décision.

Martin déglutit avec difficulté : ceci expliquait la froideur de l'accueil. Il n'avait donc pas convaincu le maire de ses compétences pendant leur entretien, et il n'avait obtenu le poste qu'à la suite d'un désistement. Son ego aurait pu en prendre un coup s'il avait accordé de l'importance à cette mission. Mais ce n'était qu'un bon plan pour se la couler douce pendant un semestre, se rappela-t-il. Alors, pourquoi se sentait-il vexé ? L'avis de Damien n'aurait pas dû le tou-

cher, pourtant il ressentait une certaine pression pour faire ses preuves.

— Je ne vous décevrai pas, promit-il.

— Je l'espère. Globalement, les habitants de Bonval nous soutiennent dans la participation à ce concours. Tous acceptent de jouer le jeu et décoreront leur maison pendant la première quinzaine de novembre. Il y en a juste un qui nous pose problème : François Berthet. Il vit à l'entrée du hameau de Grande-Croix. L'année dernière, sa propriété était la seule à ne pas être décorée, je suis persuadé que ça nous a porté préjudice. Cette fois, nous ne pouvons pas nous permettre le moindre faux pas. Je compte sur vous pour le convaincre. Vous devez en faire votre priorité, car si vous échouez, tous les autres efforts s'avéreront inutiles.

Martin comprit qu'il allait devoir montrer de quoi il était capable s'il voulait justifier sa venue à Bonval. Bon sang, pourquoi cette occasion en or se transformait-elle en épreuve de force ? Il commença à reconsidérer le bien-fondé de son plan, mais il était trop tard pour tout remettre en cause. Il avait bassiné tout le monde avec son idée géniale, à commencer par ses parents, qui n'avaient pas apprécié son manque d'ambition. Ils auraient préféré le voir entrer dans un brillant cabinet d'audit ou une banque d'affaires réputée. Son choix de travailler pour la mairie d'un patelin insignifiant les avait laissés sans voix. Quant aux amis de Martin, ils l'avaient raillé en le traitant de glandeur.

Qu'à cela ne tienne. Il allait leur prouver, à tous, qu'il avait eu raison, même si pour cela il allait devoir fournir quelques efforts.

3.

Le lendemain, Martin rencontra Cédric, l'agent technique. Il apprécia de voir une personne à la mairie qui ne semblait pas le détester d'office ! Cédric était un grand gaillard affable. Il était un peu l'homme à tout faire du village, et il en éprouvait une certaine fierté. Avec ses petits moyens, il contribuait à améliorer la vie des habitants.

— Je te fais visiter mon royaume ? proposa-t-il à son nouveau collègue après qu'ils eurent fait connaissance autour d'un café.

Martin accepta avec grand plaisir. Pour le moment, il ne savait pas trop comment occuper son temps. Damien ne lui avait pas donné beaucoup d'informations sur ce qu'il attendait de lui, et à part la gestion des fournisseurs, il ignorait quoi faire.

Cédric emmena Martin sur la place centrale.

— C'est un peu le cœur de Bonval, expliqua l'agent technique. Je sais ce que tu vas dire, ajouta-t-il en notant la moue dubitative du nouveau venu : il ne s'y passe pas

grand-chose. Mais rappelle-toi qu'on est dans un petit village de montagne, pas dans une grande métropole. Ne réfléchis pas en citadin ! Tous les événements se déroulent ici.

Martin examina l'espace carré sur lequel il avait fait halte le jour de son arrivée. Rien n'indiquait que cet endroit était vivant, en dehors de la mairie dans son dos. La fontaine au centre représentait la seule animation des environs, rien de bien enthousiasmant. La place n'était pas très grande, elle paraissait enclavée dans les habitations de pierre et de bois.

Beaucoup de logements étaient fermés. Cédric désigna l'un des bâtiments aux fenêtres masquées par des planches clouées à la va-vite.

— Ici, c'était le café du village. Le propriétaire a pris sa retraite il y a cinq ans. Il ne gagnait plus grand-chose depuis des lustres avec ce commerce, pourtant il l'a gardé ouvert le plus longtemps possible. C'était le seul endroit où les Bonvallois pouvaient s'offrir un moment de convivialité. Ça nous a fichu un coup quand il a fermé.

Martin voulait bien le croire. L'austérité du bourg le rebutait, il avait du mal à s'imaginer y vivre pendant des années.

— Ça n'a pas aidé à enrayer le départ des habitants, continua Cédric. Chaque année, on perd une ou deux familles. À ce rythme-là, Bonval deviendra bientôt un village fantôme si l'on ne fait rien pour l'empêcher.

Lui qui avait grandi ici ne pouvait pas envisager de s'en aller. Il était trop attaché à ses montagnes. Mais il comprenait que cette vie semble de plus en plus difficile. Le bourg s'éteignait à petit feu. Il n'y avait plus de boulangerie, ni de

boucher, de fromager, de pharmacie, de restaurant, ni quoi que ce soit d'attractif. Bonval ne comptait plus que deux cent une âmes. Deux cent un résistants qui s'accrochaient, mais pour combien de temps encore ?

Il jeta un œil sur Martin et regretta aussitôt ses propos : le maire lui avait demandé de filer un coup de main au jeune homme pour organiser le concours, pas de lui saper le moral !

— Heureusement, il nous reste un commerce qui accueille du monde. Il se trouve là-bas, dans la ruelle à l'angle nord, à cinquante mètres en remontant. Tu y es peut-être déjà allé pour te ravitailler ?

Martin secoua la tête. Il avait juste fait quelques courses rapides dans un supermarché avant d'arriver au village, et il vivait sur ses réserves.

— Il fait office d'épicerie, de dépôt de pain, de point de livraison pour les colis, expliqua Cédric. Le vendredi soir, il sert même de bar ! On pourra aller y boire un coup si tu veux. Mais il est temps de se mettre au boulot ! Tu connais un peu la géographie de Bonval ?

— Pas du tout, je vais avoir besoin de tes lumières.

— Aucun problème, je suis là pour ça ! Ici, nous sommes dans la partie la plus basse du village, à l'intérieur d'une boucle de la route qui monte au col des Quatre Têtes. La moitié des Bonvallois y réside. Le reste des habitants est réparti dans deux hameaux.

— Où se trouvent-ils ?

— Si tu continues sur la route principale, tu arriveras au hameau du Névé, à environ un kilomètre. C'est le quartier le plus récent de Bonval, même si ce n'est pas très moderne.

L'autre hameau, celui de Grande-Croix, n'est accessible que par un chemin partant de l'épingle à cheveux à l'extrémité du bourg. Il ne compte que quelques habitations.

Cédric emmena son collègue déambuler dans les ruelles du village. Ils traversèrent un petit pont qui franchissait un ruisseau étrangement nommé le Crève-Cœur. Martin s'imagina que c'était ce que devait ressentir chaque personne qui venait s'installer dans les parages !

Pour lui, toutes les maisons de Bonval se ressemblaient, avec leurs épais murs en pierre et leur toiture en lauze⁶. Elles étaient aussi nombreuses à présenter des sortes de balcons en bois branlants au niveau du premier étage. Martin désigna l'un d'entre eux.

— Je n'oserais pas y mettre les pieds, ça ne m'inspire pas confiance, il n'y a aucune sécurité pour éviter de tomber.

— Ce n'est pas fait pour les humains. On n'est pas au bord de la mer, on ne prend pas l'apéro sur la terrasse ! Ils servent à faire sécher le bois et les grebons.

— Les *gros bons* ? s'étonna Martin.

— Les grebons ! Ce sont des briquettes constituées d'un mélange de crottin de chèvre et de paille. On les brûle pour chauffer les maisons.

Martin se rendit compte qu'il ne savait rien de la vie à la montagne. Heureusement que Cédric était là pour le guider et lui apprendre deux, trois choses. Il s'étonna des pancartes flambant neuf à chaque intersection. Elles sem-

⁶ Pierre plate offrant une bonne protection contre la neige.

blaient avoir été mises en place très récemment. Il questionna Cédric et fut surpris par sa réponse.

— C'est nouveau, tout ça. Avant, les rues ne portaient pas de nom, pas plus que les maisons de numéro.

— Comment faisiez-vous pour vous repérer ?

— On avait nos points de repère à nous ! On parlait de la *villa fleurie* ou de la *vieille étable*, on n'était pas perdus. Il y a aussi le *jardin aux vaches*, le *gîte des voyageurs*, le *génépi vieux*...

Ces appellations désuètes avaient un côté poétique, mais la modernité avait rattrapé Bonval. Avec le départ en retraite du facteur, après cinquante ans de bons et loyaux services, et l'arrivée de la fibre dans la commune, la municipalité avait été contrainte de basculer vers un système d'adresses plus standard, au grand dam des villageois.

— Tu connais toutes les légendes du coin ? demanda Martin.

— Pour sûr ! Ma famille est la mémoire vivante de Bonval, et je compte bien perpétuer la tradition.

— Apparemment, j'habite devant *l'enfer*. Ça sort d'où, cette histoire ?

— Tu essaies de me piéger ? répliqua Cédric avec un air de défi. Tu n'y arriveras pas ! La maison a été construite par un père dont le gamin était intenable. Tout le monde l'avait surnommé le *petit diable*. Et tu sais où vit le diable ?

— En enfer ! répondit Martin avec un sourire. Et pour le *jardin aux vaches*, quelle est l'anecdote ?

— Un été, un troupeau a réussi à casser la barrière qui entourait sa pâture et les bêtes ont investi le village. On a passé la journée à essayer de les ramener au bercail. C'est

qu'elles pèsent leur poids, les bougresses ! Elles ont trouvé refuge dans un petit parc, derrière l'église. Elles n'ont pas accepté d'en bouger avant d'avoir englouti le dernier brin d'herbe !

Effectivement, Cédric paraissait incollable. Martin hésitait à le questionner sur le nom de son logement.

— Chez moi, pourquoi ça s'appelle la *bâtisse du pendu* ?

— Tu tiens vraiment à le savoir ? s'amusa Cédric.

— Non, je n'en suis pas sûr !

Ils arpentèrent le village pendant toute la matinée. Malgré la taille réduite de Bonval, Martin rencontrait encore des difficultés pour se repérer et surtout pour retenir toutes les appellations farfelues indiquées par Cédric au gré de leur promenade. Lorsqu'ils rentrèrent à la mairie, juste avant le déjeuner, l'agent technique interrogea Martin d'un air soucieux :

— Tu as un plan pour le concours de Noël ? Il faut vraiment qu'on gagne cette année, c'est important.

Martin ne comprenait pas l'engouement collectif pour cette compétition dérisoire. Cédric ne ressemblait pas à un illuminé fanatique du père Noël, et pourtant il attendait la réponse à sa question avec fébrilité. Martin n'avait pas envie de le décevoir.

— J'y travaille, ne t'inquiète pas.

Cédric lui décocha une tape amicale sur l'épaule.

— Y'a intérêt, parce qu'on compte tous sur toi !

4.

Puisqu'il avait assuré à Cédric avoir élaboré un plan, et que l'édile attendait des résultats, Martin se mit sérieusement au travail dès l'après-midi suivant. Il ne savait pas trop comment transformer le triste Bonval en un village clinquant, mais il allait au moins essayer de faire quelque chose.

Pendant deux jours, il examina la liste des commandes passées par Damien et les projets de décoration transmis par des habitants. Apparemment, l'engouement pour le concours ne se limitait pas à la mairie. Un certain nombre de Bonvallois semblaient s'être pris au jeu et préoyaient de faire disparaître la façade de leur maison sous les ornements.

Martin réceptionnait les livraisons et aidait Cédric à les stocker dans la salle des fêtes vétuste. Entre deux cargaisons, il effectuait des recherches sur Internet pour se faire une meilleure idée de ce à quoi était censé ressembler un « village de Noël ». Il regarda des photographies des lau-

réats des précédentes éditions du concours. En fait, la frénésie de Noël avait l'air de s'emparer de toute la vallée !

Le jeudi après-midi, alors qu'il était plongé dans l'inventaire des guirlandes lumineuses, une femme fit irruption dans son bureau. Coincé entre sa table et le mur, Martin eut beaucoup de mal à se lever de son siège pour la saluer et s'enquérir de la raison de sa visite.

— Bonjour, jeune homme ! Je suis Garance Beauregard. Je suis venue déposer une invitation à dîner pour le maire du village, qui est aussi le mari de ma sœur. Je me suis dit qu'il serait de bon ton d'en profiter pour me présenter à vous.

Elle parlait d'une voix haut perchée et puissante, à la manière d'une Bianca Castafiore, dont elle partageait la forte corpulence et la permanente blonde peroxydée.

— Martin Lanvin. Enchanté, madame.

— Je vous en prie, appelez-moi Garance ! Cela me fait plaisir de voir une nouvelle tête à Bonval, d'autant plus que vous êtes ici pour une noble cause. Nous sommes ravis de participer au concours de Noël. Comme je le dis souvent à mon beau-frère le maire, Bonval est un magnifique village qui mérite d'occuper le devant de la scène !

Elle en remettait une couche au cas où le message ne serait pas bien passé la première fois. Inutile d'en rajouter, Martin avait compris qu'elle était dans les petits papiers de son patron. Cela voulait dire qu'il devait à tout prix éviter de la contrarier. Il n'envisageait peut-être pas de faire carrière dans ce bled, mais il espérait au moins tenir jusqu'au bout de son contrat. Il comptait bien profiter au maximum des pistes de ski environnantes avant de plier bagage.

Garance le détailla de la tête aux pieds, comme si elle évaluait sa valeur sur un marché. Elle sembla apprécier ce qu'elle voyait, puisqu'elle lui adressa un grand sourire avant de poursuivre :

— Si vous êtes disponible samedi après-midi, vous devriez passer prendre le thé à la maison, pour rencontrer ma fille. Mon aînée, Iris, ne sera pas présente. Elle suit ses études à Lyon. C'est fort dommage qu'elle soit absente, car je suis persuadée qu'elle vous plairait, c'est une jeune femme exceptionnelle. Mais sa cadette, Camélia, sera là. Une vraie beauté et un grand cœur, je suis certaine que vous apprécierez sa compagnie.

Martin avait la désagréable sensation de se faire manipuler. Ce n'était pas une invitation innocente, mais un véritable guet-apens. Il craignait de ne pas être autorisé à repartir avant d'avoir demandé la main de l'une des demoiselles de la famille. Garance Beauregard lui faisait l'effet d'une mère d'un autre temps, courant les bons partis pour ses filles. Se rappelant son lien de parenté avec le maire, il accepta sa proposition.

— Merveilleux ! s'exclama-t-elle, enchantée. Nous vous recevrons à la *villa fleurie* à 15 heures.

Elle repartit comme elle était arrivée, laissant dans son sillage des effluves chargés de notes de patchouli. Martin se rassit à son bureau, amusé par cette drôle de rencontre. Il ne s'attendait pas à faire connaissance avec ce genre de personnage dans un bourg comme celui-ci. Garance Beauregard ressemblait à une politicienne en quête de popularité. Peu importait, après tout. Si elle l'appréciait, elle parlerait peut-être à « *son cher beau-frère le maire* »

en sa faveur. Le jeune homme n'était pas contre un petit coup de main pour entrer dans les bonnes grâces de son employeur !

5.

Le lendemain matin, une rencontre plus compliquée attendait Martin. Comme le lui avait demandé Damien, il devait s'occuper du cas de François Berthet, le seul Bonvallois qui refusait de succomber au délire de Noël.

D'instinct, Martin éprouvait de l'empathie pour cet irréductible Gaulois qui résistait tant bien que mal à l'envahisseur coiffé d'un bonnet rouge à pompon. Après tout, s'il n'aimait pas cette fête, personne n'avait le droit de le forcer à se plier au jeu du village.

Cependant, la mairie ne payait pas Martin pour faire du sentiment. S'il devait convertir ce monsieur à la magie de Noël, il allait s'y atteler. Il se renseigna auprès de Florence sur l'endroit où résidait cet homme. L'appellation du lieu, la *maison du bois*, ne l'aida pas. Avec un soupir agacé, la secrétaire lui donna un plan sur lequel elle indiqua le plus court trajet pour se rendre à sa destination.

Après l'avoir remerciée, il se mit en route. Il commençait à se repérer dans le bourg, et n'eut pas de difficulté à

prendre la direction du hameau de Grande-Croix. Une fois passé le carrefour avec la voie départementale, la ruelle se transformait en un chemin tortueux sur lequel la voiture de Martin aurait risqué de perdre une roue. Heureusement, les distances étaient réduites à Bonval, et le jeune homme se déplaçait à pied le plus souvent.

Il aperçut bientôt la *maison du bois*. Il eut beau regarder autour de lui, il ne distingua pas de forêt à proximité pour expliquer l'appellation de l'habitation. Il faudrait qu'il demande à Cédric le pourquoi de ce nom. Il observa les lieux. Légèrement en retrait par rapport au chemin, la bâtisse ressemblait à toutes celles du village, à un détail près : il en émanait une certaine froideur, comme si l'endroit était abandonné.

Martin se secoua : il n'allait quand même pas avoir peur de déranger d'éventuels fantômes ! Il s'engagea dans l'allée et grimpa l'escalier qui menait à la porte d'entrée. Cédric lui avait expliqué que les accès aux logements étaient toujours surélevés par rapport au niveau du sol, sinon ils se trouveraient condamnés par les chutes de neige hivernales.

L'employé de la mairie frappa contre le battant. Il patienta quelques secondes avant d'entendre du bruit à l'intérieur de l'habitation, puis le son d'un loquet qu'on déverrouille. Il s'attendait à tomber sur un homme ; aussi sa surprise fut grande quand une jeune femme apparut dans l'embrasure de la porte. Elle avait les traits tirés, les yeux cernés. Elle était habillée simplement, sans prétention de faire bonne figure. Elle affichait un air suspicieux et son ton se révéla agressif lorsqu'elle s'adressa à Martin.

— C'est pour quoi ? lui demanda-t-elle avec défiance, sans même le saluer.

Il arbora son plus beau sourire.

— Bonjour ! Je viens voir François Berthet.

L'inconnue croisa les bras, la mine fermée.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Visiblement, la technique du sourire séducteur ne fonctionnait pas sur elle.

— Je m'appelle Martin Lanvin. Je travaille pour la mairie à la préparation du village pour les fêtes de fin d'année. Nous faisons le point sur les décorations de Noël, et j'aurais souhaité échanger avec monsieur Berthet à ce sujet pour savoir s'il...

Sans prononcer un seul mot, la jeune femme referma la porte. Martin n'eut même pas le loisir de terminer sa phrase. Il contempla le panneau de bois, décontenancé.

Il frappa à nouveau. Comme cette fille ne se décidait pas à ouvrir, il s'acharna jusqu'à ce qu'elle daigne obtempérer. Il lui sembla qu'elle affichait un air encore plus revêche que la première fois, si cela était possible.

— Excusez-moi, mais je n'avais pas fini mes explications, reprit-il en s'efforçant de garder un ton poli malgré son exaspération grandissante.

La femme renifla avec dédain.

— Ce que vous avez à raconter ne m'intéresse pas. C'était donc trop subtil de vous claquer la porte au nez ? Puisqu'il faut que je me montre plus claire : je me contrefiche de vos histoires de décorations de Noël !

— Accordez-moi au moins deux minutes pour vous présenter le projet, pour que vous ayez tous les éléments en main pour comprendre de quoi il s'agit.

— J'ai une idée très précise de là où vous pouvez vous le mettre, votre foutu projet !

Elle n'avait pas envie d'être grossière, mais ce type l'irritait au plus haut point.

— Je vais de nouveau claquer cette porte, et ce ne sera toujours pas par inadvertance, alors inutile de retenter votre chance, O.K. ?

Martin regarda le battant se refermer devant lui, encore une fois. Il tourna les talons, furieux. Il ne pensait pas rencontrer autant de résistance dans ses démarches et ne comprenait pas l'agressivité de cette fille. Qu'elle ne s'imagine pas avoir gagné, il comptait bien fourbir ses armes et revenir à la charge.

Elle l'observa s'éloigner depuis une fenêtre du salon. Son culot l'agaçait. Personne ne se préoccupait d'eux dans le village, et ils espéraient les intéresser à ce concours idiot ? Ils ne manquaient pas d'air.

Une voix s'éleva derrière elle.

— Livie ?

Elle se retourna vers l'homme affaibli dans son fauteuil. Il avait toujours économisé ses mots, et n'ajouta rien, mais elle voyait dans son regard qu'il se questionnait sur ce qu'il venait de se passer.

— Ce n'était rien. Juste quelqu'un qui s'est trompé d'adresse. Ne t'en fais pas, il ne nous embêtera plus.

C'était ce qu'elle espérait, mais quelque chose lui disait qu'elle n'en avait pas terminé avec l'importun et son maudit concours.

6.

Martin finit la journée irrité par cette rencontre. En l'espace de quelques minutes seulement, cette fille avait réussi à l'agacer au plus haut point. Quand arriva le soir, il se réjouit d'être en week-end et de pouvoir laisser cette histoire de concours derrière lui jusqu'au lundi suivant.

Cependant, il n'avait pas envie d'aller s'enfermer chez lui. Il regrettait l'effervescence de la ville et des fêtes étudiantes. Bonval manquait d'animation. Il ne s'attendait pas à y trouver une vie nocturne trépidante, mais il n'avait pas imaginé un quotidien aussi morne. Martin aspirait à sortir, à rencontrer du monde, mais les lieux de convivialité n'étaient pas nombreux dans les parages.

Il se rappela sa visite du village avec Cédric, et les indications de ce dernier sur l'épicerie qui se transformait en bar chaque vendredi soir. Ce type d'endroit ne semblait guère propice à la fête, mais c'était le seul à sa disposition, il ne pouvait pas se permettre de faire la fine bouche.

Il décida donc de pousser la porte de l'établissement en début de soirée. En entrant, il remarqua d'abord le tapis roulant de l'unique caisse du commerce : il avait été recouvert d'un épais plan de travail qui tenait lieu de comptoir. Un homme s'agitait derrière : il parlait fort et riait tout en préparant une tournée de verres sur un plateau. Il sourit à Martin en le voyant arriver.

— Tiens, une nouvelle tête ! Tu dois être *il bambino*⁷ de la mairie, c'est ça ?

— Gagné !

Martin commençait à s'habituer à ce que les gens du village devinent qui il était. Les distractions n'étaient pas légion à Bonval, et son embauche avait alimenté les cancans locaux.

— *Benvenuto*⁸ chez nous ! Tu veux boire un verre ?

— Avec plaisir.

— Installe-toi là-bas, je m'occupe de toi dans *un momento*⁹.

Cet homme s'exprimait avec un fort accent, et des mots italiens faisaient parfois irruption dans son discours. Martin le trouva sympathique.

Il se dirigea vers le centre du magasin, où les réfrigérateurs bas avaient disparu sous de grandes nappes blanches pour servir d'immense table. Des tabourets en bois étaient disposés tout autour, au milieu des allées, pour accueillir

⁷ « Le gamin ».

⁸ « Bienvenue ».

⁹ « Un instant ».

les clients. L'aménagement s'avérait sommaire et avait tout du bar clandestin, mais il n'était pas dénué de charme.

Il prit place au bout de la tablée. Un vieillard qui trinquait avec trois camarades lui adressa un petit salut de la main. C'était Braise, qu'il avait rencontré à son arrivée dans le village.

— Ça va t'y le *gâtation*¹⁰ ?

Martin hocha la tête avant de parcourir la salle des yeux. Il n'y avait pas foule. En dehors des anciens, il ne compta qu'un couple ainsi qu'un jeune homme qui ne semblait même pas en âge de consommer de l'alcool. Le propriétaire des lieux était en train de lui passer un savon.

— *No*¹¹, je ne te resservirai pas d'autre verre ce soir, tu as bien assez bu, *basta*¹² ! Si tu continues comme ça, je t'interdirai de venir. J'en ai marre de te voir finir toutes les semaines dans cet état.

— Vince, s'il te plaît, ne me fais pas ce coup-là !

— Alors, ressaisis-toi, Adrien !

Martin détourna la tête. Il culpabilisait d'assister à cette scène. Le jeune homme avait visiblement des problèmes avec la boisson. Il se concentra sur l'ardoise au-dessus de la caisse-comptoir pour choisir ce qu'il allait commander. Quand le patron en eut fini avec le pauvre Adrien, il vint s'occuper de Martin.

— Je ne me suis pas encore présenté : je suis Vincenzo.

— Martin.

¹⁰ « Comment vas-tu, gamin ? »

¹¹ « Non ».

¹² « Assez ! »

— Qu'est-ce que je te sers, Martin ?

— Je vais prendre une bière et une assiette mixte, s'il te plaît.

Vincenzo se tourna vers le fond de la salle, où quelqu'un s'activait derrière la vitrine des spécialités locales.

— Gabi, une mixte pour le petit nouveau !

— Je prépare ça tout de suite !

Le barman-épiciers s'occupa de la boisson de Martin et vint s'asseoir à ses côtés pour trinquer avec lui.

— *Salute*¹³ !

Une belle femme brune apporta un plat de charcuterie et de fromages et le posa entre les deux hommes. Vincenzo passa un bras autour de sa taille.

— Gabi, je te présente Martin, qui travaille à la mairie. Martin, voici ma Gabrielle. Cette déesse est la raison de ma présence ici, il n'y avait qu'elle pour me faire quitter l'*Italia* de mon cœur.

Sa jolie épouse déposa un baiser sur ses lèvres en riant.

— La frontière ne se trouve qu'à dix kilomètres, tu parles d'un déracinement ! Ravie de te rencontrer, Martin. J'espère que tu te plais chez nous !

Il ne savait que répondre à cette question. En bon citadin, il connaissait des difficultés à s'habituer à la vie de village. Sa mission lui semblait encore très floue, et la défiance de Florence et de Damien ne l'aidait pas à se sentir intégré. Et que dire de sa rencontre de l'après-midi !

Mais s'il ne se concentrait pas que sur les désagréments de ce début de séjour, il y avait aussi des points positifs : il

¹³ « Santé ! »

s'entendait très bien avec Cédric, qui venait boire un café avec lui chaque jour. Les paysages étaient magnifiques, et il attendait la neige avec impatience pour se lancer à l'assaut des pistes de ski. La gastronomie locale était également un bon point pour Bonval, comme en attestait l'assiette devant lui qui lui faisait de l'œil.

— Oui, je suis content d'être là ! répondit-il avec sincérité.

— Normal, tu ne trouveras pas plus sympas que les Bonvallois ! s'exclama Vincenzo.

— Dixit celui qui n'est pas du coin ! se moqua Gabi.

— Si je t'ai épousée, c'est que les gens d'ici ne doivent pas être si mal que ça, *no* ?

Leurs chamailleries amusèrent Martin toute la soirée. Il se régalaît des spécialités régionales et passait un très bon moment. Vincenzo s'occupait de ses clients, et entre deux commandes il revenait discuter avec lui.

— Que lui arrive-t-il ? demanda Martin en désignant le dénommé Adrien, curieux de connaître la cause de son désarroi.

— *Il bambino* a perdu son travail l'été dernier, et il ne s'en remet pas, lui expliqua Vincenzo. Ce boulot, c'était son unique chance de rester dans la vallée, et il refuse d'admettre qu'il va devoir partir. Depuis, il passe son temps à boire.

— Il *a fin le tozon tous les d'vindres*¹⁴, confirma Braise dans son patois que Martin ne parvenait pas toujours à comprendre.

¹⁴ « Il est saoul tous les vendredis. »

— Il travaille dans quoi ? s'enquit-il.

— Le bois. Il est très doué, mais la scierie est sur le point de mettre la clé sous la porte, et les derniers arrivés sont les premiers licenciés. Les autres employés vont suivre, c'est un coup terrible pour l'économie locale. Je ne sais pas si les petits villages comme Bonval survivront à cette fermeture.

Adrien passa devant eux pour se diriger vers la sortie, la tête basse. Vince le gratifia d'une tape sur l'épaule. La mélancolie semblait avoir gagné l'assemblée à l'évocation du futur incertain de la commune. Martin se surprit à espérer que le concours de Noël leur mettrait un peu de baume au cœur. Que lui arrivait-il ? Se pouvait-il qu'il ait attrapé le virus qui circulait à la mairie ? À force de penser Noël, travailler Noël, rêver Noël, ce n'était pas impossible !

7.

Martin avait trouvé du plaisir à se sociabiliser, et il attendait avec impatience le vendredi suivant pour retourner boire un verre chez Gabrielle et Vincenzo. Le couple lui avait beaucoup plu, il s'était senti accueilli comme un ami.

En revanche, le programme de son samedi l'intéressait beaucoup moins. Il n'appréciait pas le thé, et les rencontres arrangées encore moins. Martin aurait volontiers échappé à ces mondanités, mais le lien de parenté de Garance Beauregard avec le maire l'obligeait à la diplomatie ; il valait mieux éviter de la froisser. Damien avait déjà une piètre opinion de lui, il était inutile d'apporter de l'eau à son moulin.

Le jeune homme se mit donc en route en début d'après-midi. Il prit soin de passer à l'épicerie en chemin pour acheter une boîte de chocolats. Le choix n'était pas pléthorique, mais Martin devait s'en contenter s'il ne souhaitait pas arriver les mains vides chez les Beauregard.

La *villa fleurie* n'avait de villa que le nom. C'était une maison semblable à toutes celles du village, quoiqu'un peu plus imposante peut-être. Elle était parfaitement entretenue, et des jardinières de fleurs égayaient toutes les fenêtres de leurs tons rouge et or. Il n'y avait pas à chercher longtemps pour comprendre d'où venait l'appellation de la bâtisse.

Martin laissa retomber le heurtoir contre le battant qui s'ouvrit instantanément sur Garance, comme si elle avait guetté son arrivée.

— Bonjour, Martin ! Entrez, entrez. Quel plaisir de vous accueillir dans notre humble demeure !

Elle espérait visiblement qu'il la contredise sur la simplicité de sa maison, aussi Martin se répandit-il en compliments sur l'intérieur chaleureux et décoré avec goût.

— Quel charmant jeune homme ! se réjouit Garance. Suivez-moi au salon, mon mari et ma fille Camélia nous y attendent.

Martin lui emboîta le pas et grimaça dans son dos. Elle ne semblait pas avoir abandonné l'idée de le caser avec sa progéniture. Si cette Camélia avait besoin de l'aide de sa mère pour trouver un petit ami, cela ne laissait rien augurer de bon quant à son physique ou son caractère, voire une mauvaise combinaison des deux.

En pénétrant dans la pièce à vivre, il vit d'abord l'homme, qui se leva pour le saluer.

— Bienvenue chez nous. Je suis Pierre, le mari de Garance.

Après une poignée de main virile, il se rassit dans son fauteuil pour reprendre la lecture de son journal. Appa-

remment, il ne comptait pas participer à la conversation. Sur le canapé à côté de lui, sa fille souriait à Martin.

— Voici Camélia ! indiqua Garance comme si elle lui présentait la Joconde en personne.

Martin fut agréablement surpris. L'ingérence de sa mère dans sa vie lui avait laissé croire que la jeune femme n'était pas capable de trouver elle-même un prétendant. Camélia ne correspondait en rien à ce qu'il avait imaginé. Il marqua un temps d'arrêt pour l'observer : elle était ravissante avec son visage en cœur, ses longs cheveux d'un noir profond et ses grands yeux bleus.

Elle se mit debout et s'approcha de lui pour lui faire la bise.

— Je suis enchantée de faire ta connaissance !

Martin se demandait s'il n'était pas en train de rêver. Tout dans l'apparence de Camélia contrastait avec la rencontre désobligeante de la veille. Elle était aux antipodes de la fille désagréable à laquelle il avait eu affaire. Martin en était ravi. Son hôtesse allait peut-être réussir à le réconcilier avec les jeunes femmes du village !

Il s'installa avec les deux dames de la maison et bavarda avec elles tandis que le père de famille ne leva pas le nez de son journal. Il le vit dodeliner devant la page des sports, les paupières lourdes.

— Je vous prie d'excuser mon mari, il travaille dur toute la semaine, expliqua Garance.

Martin se dit que partager sa vie ne devait pas non plus s'avérer de tout repos, et il compatit avec le pauvre homme. Contre toute attente, il passait un agréable moment. Le thé n'y était pas pour grand-chose, même si la maîtresse des

lieux lui indiqua qu'elle le faisait venir d'une boutique de luxe à Paris. C'était la compagnie de Camélia qu'il appréciait. Il aimait son caractère calme et ses manières douces.

Ils discutèrent de l'installation de Martin à Bonval, de leurs études respectives, et du concours de Noël qui semblait occuper tous les esprits.

— J'espère vraiment que Bonval va se démarquer, ce serait fantastique de remporter la victoire ! s'exclama Camélia.

— Bien sûr que Bonval va tout faire pour gagner cette année, et Martin va s'y employer, n'est-ce pas ? déclara sa mère avec un regard appuyé vers le jeune homme.

— Je suis là pour ça, répondit-il, et j'y travaille depuis mon arrivée.

— Camélia pourra vous éclairer sur le fonctionnement de notre village et les lieux à mettre en valeur, lui indiqua Garance. Notre famille habite ici depuis des générations. Ma fille effectue un stage à Lyon dans la semaine, mais elle est disponible samedi prochain, si vous souhaitez l'inviter.

La jeune femme jeta un regard faussement outré à sa mère. Leur pièce de théâtre était bien rodée, chacune tenait son rôle à merveille. Martin aurait dû éprouver de l'agacement de se voir forcer la main, mais l'idée de s'octroyer un tête-à-tête avec Camélia lui plaisait, aussi ne se fit-il pas prier.

— Un peu d'aide ne serait pas de refus ! Serais-tu libre pour dîner ?

La jeune femme acquiesça avec entrain, ravie également à l'idée de s'accorder du temps avec Martin sans la présence de ses parents.

Lorsqu'il repartit chez lui, après avoir remercié ses hôtes pour leur accueil chaleureux, il se sentait bien plus guilleret qu'à l'aller. Son séjour à Bonval commençait à prendre une tournure agréable. Il ne manquait plus que la neige au tableau pour le satisfaire pleinement !

8.

Le maire réclama à voir Martin le lundi suivant, en fin de journée, pour faire le point sur les préparatifs du concours. La première semaine avait permis au jeune homme de prendre ses marques. Il avait commencé en douceur, mais avait tout de même avancé dans l'organisation.

— J'ai réceptionné les premières commandes de décorations et de guirlandes lumineuses qui orneront la place du village. Les cartons sont entreposés dans la salle des fêtes ; Cédric démarrera l'installation début novembre, comme vous l'avez demandé. J'ai également échangé avec trois familles du hameau du Névé sur leurs besoins, nous devrions avoir ce qu'il faut en stock pour leur fournir le nécessaire.

Damien Aguetz prit note de ce maigre bilan. Il avait bien cerné le caractère de Martin et avait compris qu'il allait devoir le pousser s'il voulait arriver à des résultats concluants. Il aurait préféré embaucher une personne plus dynamique et plus motivée par son projet, mais les candidats ne s'étaient pas bousculés au portillon. Un emploi de

six mois dans un village perdu en pleine montagne, sans perspective de carrière ni salaire mirobolant, ne faisait pas rêver grand monde. Damien espérait que Martin finirait par s'intéresser au sort de Bonval et se prendre au jeu. Mais pour le moment, il ne faisait pas preuve d'un enthousiasme débordant ; la mécanique toussait au démarrage.

— Où en êtes-vous avec le cas Berthet ? le questionna-t-il.

— J'ai fait une première tentative vendredi, mais ça n'a rien donné.

Le maire n'apprécia pas cette réponse.

— C'est tout ? En une semaine, vous n'avez fait qu'un malheureux essai ? Qu'attendez-vous pour passer à l'action ? La résolution de ce problème est l'un des plus grands enjeux de votre mission. Nous sommes contraints par le temps, nous ne pouvons pas nous permettre de prendre du retard dans les différentes démarches.

Martin s'agita sur sa chaise, mal à l'aise.

— Je n'ai pas encore réussi à voir M. Berthet, une femme m'a empêché d'entrer.

— Une femme ?

Damien analysa cette information.

— Il a une fille, mais je pensais qu'elle avait quitté le village il y a des années, réfléchit-il à voix haute. Elle est peut-être revenue. Peu importe. Débrouillez-vous comme vous voulez, mais obtenez l'accord de l'un ou de l'autre pour la participation au concours. Je compte sur vous pour passer la seconde.

Cette remarque vexa Martin. Elle le rendit surtout un peu honteux. Il devait bien admettre qu'il ne s'était pas